



## BIOGRAPHIE OFFICIELLE DE SACHA DISTEL

### Une sacrée belle gueule.

La classe aussi. Sacrée classe !

Un type brun au regard clair, vif. Un regard cerné de délicates pattes d'oie qui assoient une masculinité insolente. Un sourire, aussi blanc que franc, malicieusement délimité de fossettes. Une éternelle silhouette de jeune homme sportif, chemise claire, smoking et nœud pap' en guise de tenue d'Épinal. : Une certaine idée, à peine désuète, de ce que fut l'élégance du tout jeune siècle dernier.

Un type populaire, sympa, d'un magnétisme évident mais rendu humain par la politesse du verbe et la chaleur du geste. De la voix aussi.

Le genre de gars qu'on a l'impression d'avoir toujours vu à la maison. Vous savez, ce lointain cousin que l'on ne connaît pas bien, mais qu'on affectionne tout autant qu'on l'envie un peu. Car finalement, qu'on l'aime ou pas, qu'on s'en foute ou non, Sacha Distel fait partie de toutes les familles de France.

La mienne, la vôtre.

Parce qu'un jour les « scoubidoues », parce qu'un autre « La belle vie », parce que « Sacha Show », Chantal, Brigitte et les ragots, parce que « Tonton Ray », Quincy Jones, Dionne Warwick, Henri et le jazz...

Parce que tout ça, et beaucoup plus, chacun d'entre nous a l'impression de bien connaître cet incontournable « gendre idéal », battu aux points par la maladie un merdique jour de juillet 2004...

Pourtant.

Guitariste surdoué, esthète souriant, mélodiste brillant, show man adulé, humaniste discret, séducteur patenté, Sacha Distel aura surfé toute sa vie sur les vagues d'un siècle tourmenté. Crooner populaire, pas bégueule pour deux sous, il gardera, jusqu'au bout, intact, l'amour de cette vie qui lui a d'emblée tout donnée puis, avec une effrayante, une implacable régularité, rappelé que rien, personne, n'était jamais acquis...

Pas même « La belle vie »



## **Armée rouge, Etoile jaune, « Puce lumineuse » et embrasement.**

C'est en marchant que Léonine, 17 ans, pas encore papa de Sacha, traversera l'Europe de l'est. Destination : l'appartement parisien de Georges, grand frère installé et prospère en France. Odessa-Paname : du kilométrage au compteur, certes, mais au bout, liberté et survie face au régime soviétique naissant.

Assez vite acclimaté, c'est vers les formules chimiques que ses études l'emmèneront. A Rouen. Où, pour tout avouer il est à deux doigts de s'ennuyer ferme. Léonine aime danser... Et séduire aussi... Tiens, tiens...

C'est d'ailleurs dans un bal qu'il rencontre Andrée Ventura, petite dernière d'une famille juive parisienne bourgeoise, et, accessoirement, sœur du grand Ray. Comme il était de coutume à l'époque, Léonine demandera à Maman le droit de danse. Ce sera non. Non pour tout d'ailleurs, et pendant longtemps puisqu'il faudra attendre la naissance de Sacha pour que la famille Ventura se réconcilie avec ses amoureux rebelles.

C'est à dire le 29 janvier 1933.

L'enfance sera douillette. Et lumineuse. Papa, rangé des voitures, vend du luminaire porte de Clignancourt à « La Puce Lumineuse ».

Bien des années plus tard, Sacha écrira son enchantement au matin lorsque, d'un coup d'interrupteur, Léonine mettait en feu un ciel d'étoiles électriques. Un enchantement similaire à celui, vécu par l'artiste, des années plus tard, au moment précis où s'écarte le rideau rouge.

Sacha a six ans lorsque la seconde guerre mondiale éclate.

Neuf lorsque Andrée Ventura, épouse Distel est « Etoilée », puis internée à Drancy »

Dix lorsqu'il est envoyé en Mayenne. Dans une école catholique.

Douze la première fois qu'il reverra ses parents, en 1945.

Retour à Paris. Tout le Monde est marqué, mais il faut vivre. Avancer et reconstruire. Sportif accompli, Sacha commence à se rendre compte à quel point il fait tourner les têtes féminines.

Musicalement, le processus est en marche : Maman Andrée l'oblige à de longs et fastidieux cours de piano mais l'illumination viendra d'ailleurs...

Hiver 48. Tonton Ray -Ventura-, accompagné de l'un de ses collégiens, Paul Misraki et d'un copain qui n'a pas encore de vrai job et dont on ne sait pas ce qu'il va faire, vraiment, plus tard, Bruno Coquatrix, conduisent le jeune Sacha à l'Alhambra.

Ce soir là. La vie de Sacha va se jouer. Face à Dizzie Gillespie. Le jazz est littéralement entré en lui. D'ailleurs, à la réflexion, « entrer » est le mot qui convient. Entrée sans effraction, cette musique venait embraser chaque neurone de son cerveau, irradier chaque nerf, allumer chaque cellule, réveiller chaque chromosome.

Il sera musicien de jazz.

C'est sûr.



## Tabou et presse à scandales, Gibson et Scoubidous.

Ainsi va débuter une singulière période qui va, avec le recul, jeter les bases de ce que sera la vie de Sacha pendant de longues années : travail acharné le jour, mais dès les premières tombées de la nuit, direction Saint Germain où le tout Paris qui réfléchit se donne rendez vous pour swinguer aux élans du Be bop.

Initié par un jeune fantaisiste nommé Henri Salvador, Sacha, outre le double bachot (condition sine qua non de paix sociale avec sa famille), décroche le bout de ses doigts en travaillant sur sa guitare.

A 17 ans, il est l'un des meilleurs espoirs français à la guitare jazz.

A 19, il est le meilleur.

Cette même année, devenu éditeur « Tonton » Ray l'embauche. Il lui propose d'aller apprendre le métier, et l'anglais par la même occasion, à New York, puis à Londres. Dont acte.

De la première ville, Sacha reviendra noir de cœur, de la seconde... Réfrigéré.

Mais des deux, il restera marqué. Et cette forme d'initiation, à l'aube d'une vie d'adulte, restera résiduelle et très présente tout au long de son existence. Une vie de musicien. Libre de chausser la Gibson des nuits entières dans un club enfumé à plaquer des accords. Près, tout près de ceux qu'ils considéraient comme les meilleurs et les plus heureux des musiciens : les jazzmen. Dont il fut.

Retour en France, nous sommes presque au milieu des années 50.

La nuit, Sacha chante (un peu), joue (beaucoup) et aime (passionnément).

Le jour, Sacha est éditeur musical.

C'est dans ce cadre qu'il rencontre la star planétaire du moment : BB. Entre eux, pas de coup de foudre, mais une volonté, celle de Brigitte. Après Greco, Moreau, et un joli tableau (de chasse), Sacha affiche Bardot. Va suivre une période mitigée aux relents de « Dolce vita » tropéziens. Mois de bonheur au goût doux amer qui sonnera le début des emmerdes. Détesté par la moitié des hommes de la planète, il est harcelé par la presse à ragot de l'époque et molesté par l'entourage de la Diva. Pas vraiment la période pour attaquer une carrière de chanteur sans que les critiques y voient un opportunisme forcené. Pourtant...

« *Le petit jeune homme qui essaie de se faire un nom à la sueur de ce qu'on ne saurait trop nommer* » - Le Canard Enchaîné -

La belle finira par se lasser. Et le laisser. Comme les autres. Trahi en place publique et classé porte valise pur-race.

Qu'à cela ne tienne. Il poursuit sa route. Epuisé debout, ébranlé mais vivant. Droit. Et chantant. La carrière s'amorce et le répertoire s'étoffe. 'Manque plus qu'un tube.

C'est l'Amérique qui va le lui offrir.

Nous sommes en 58. Le 10 décembre, Sacha doit donner un de ses premiers concerts dans un Alger, déjà, en ébullition. Seulement voilà, le répertoire est un peu court. En visite à New York, Sacha, entend Nancy Holloway interpréter une chanson de Peggy Lee racontant sur fond jazzy l'histoire d'une fille vendant pommes, pêches et cerises. Déclic.



Exit les deux derniers fruits, la version française mentionnera des pommes, certes, mais des poires et surtout, ce qui va devenir l'objet culte de la France des années soixante : les scoubidous !

La légende est en marche. A 23 ans, Sacha signe le premier d'une longue série de tubes.

### **Francine et Sacha Show... « Belle vie » et Reine d'Angleterre.**

C'est à un an d'intervalle que Sacha va se lier (de manière très différente) à deux éléments qui vont définitivement bouleverser sa vie. Le plus important, bien que le moins visible, sera sa rencontre, à Megève avec Francine Bréaud, une championne de ski. De cette union naîtra deux garçons : Laurent et Julien. Mais plus que tout, une famille. Élément primordial dans l'équilibre et le fonctionnement de Sacha. Pendant plus de 40 ans, Francine verra tout. Vivra tout. Saura tout. Dans l'ombre. Amoureuse. Présente. Discrète.

Jusqu'au dernier souffle. Depuis 1963.

1963 donc. Année du point d'impact.

Un an avant, il y avait eu la télé.

Remettons nous dans le contexte, à cette époque, la télé n'était pas encore l'omnipotent laveur de cerveau quotidien qu'elle est aujourd'hui. Mais une poignée d'audacieux, un peu fous, avaient déjà imaginé l'ampleur du phénomène naissant. Il en fut.

1962, après avoir testé le programme sur les ondes radio d'RTL, Maritie et Gilbert Carpentier (les célèbres !) proposent une émission à Distel.

Moment d'hésitation. Puis il accepte.

La première bouture se nommera « Guitare et copains ». Très vite, ce patronyme sera remplacé (idée de génie) par l'imprononçable – et donc facilement mémorisable – « Sacha Show ». L'émission, ancêtre du fameux « Top à... » Durera dix ans.

Dix ans de duos, de « lives » comme on dit aujourd'hui, de sketches et autres moments de bravoure. En direct messieurs dames !

Dans les coulisses, mais aussi à l'écran, autour de Sacha, quelques petits « d'jeunes » qui allaient faire leur petit bout de chemin par la suite : Pétula Clark, la copine anglaise, Jean Yanne, brillant iconoclaste, Jean Pierre Cassel, l'élégant copain de toujours, Aldo Maccione, alias « Brutus », l'intermède comique, et, à l'écriture et la composition de musiques, un certain Serge Gainsbourg.

1964. Sacha a 31 ans. Il perd sa mère. Attaque cérébrale. Elle ne se sera jamais remise des 18 mois d'enfermement en camp que lui avaient imposé les nazis. Cette même année, illustration parfaite de la perpétuelle douche écossaise que fut sa vie, Sacha compose « Marina », une mélodie destinée à illustrer un film : « Les 7 péchés capitaux ». La partition traverse l'Atlantique, tombe entre les mains de Tony Bennet.

Puis de Sinatra. Le titre anglais, premier à avoir des paroles sera « The good life ». En français, il deviendra un standard : « La belle vie ».



Coulent les années 60. Variées, rythmées et animées.

La télévision est un formidable accélérateur de particules. Sacha devient l'un des français les plus populaires de l'hexagone.

Elle est également une énorme loupe, grossissant en les figeant l'image de ceux qui la nourrissent. De plus en plus, l'écart se creuse entre celui qu'il a toujours rêvé d'être et celui qu'il est devenu : « *Je me rendais compte du décalage entre les tubes qui faisaient mon succès et mes goûts musicaux... Je voulais faire du Sinatra...* »

Contre toute attente, c'est l'étranger qui apportera une reconnaissance publique qualitative chère au cœur du crooner. L'Allemagne d'abord. Sacha y entame une carrière de chanteur réaliste. Dans la langue de Goethe !

Ca marchera. Mais lassé de ne chanter que des choses tristes, c'est Sacha qui coupera court.

Contre toute attente, ce sera la « perfide Albion » qui, dans les années 70, fera – enfin – de lui le « french Sinatra ». Porté par le succès de « Toute la pluie tombe sur moi », Sacha deviendra pour de longues années le français préféré des anglais. (Détrôné depuis peu par un tout autre genre de compatriote : Thierry Henry !).

Une reconnaissance qui le portera à endosser le premier rôle dans la célébriissime comédie musicale Chicago sur les planches du non moins fameux Adelphi Theatre. A l'aube du troisième millénaire.

« *French Sunny voice (son surnom) Is beautyfull, isn't it ?* »

La Reine, en personne, l'invitera à chanter pour elle à trois reprises, à l'occasion du Royal Variety Performance au non moins fameux London Palladium.

Plus calmes, les années 80/90 lui permettront de revenir régulièrement à ses premières amours : le jazz.

Avec elles, arriveront de dures épreuves, mais de bien jolis moments artistiques. Plus grand-chose à prouver et quelques belles tranches de vie à dévorer entraîneront Sacha dans le sillon de « *En vers et contre vous* », un double album français – anglais perlé de moment de grâce tels ce duo avec l'amie de toujours, Dionne Warwick. Sacha, bien que malade réussira –enfin- à réconcilier son éternelle dichotomie chanteur populaire/jazzman.

4 décembre 2003, il reçoit le Grand Prix SACEM de la chanson Française (créateur – interprète) saluant l'ensemble de sa carrière. Mai 2004, à l'occasion des victoires du Jazz, secrètement affaibli mais heureux il jouera en duo avec un jeune musicien de talent : Sanseverino.

60 jours plus tard...

## **Drôle de destin.**

Beauté. Talent. Succès. Toutes les fées semblaient s'être penchées sur le berceau du bébé Sacha. Toutes ? Sans doute... Non.



Comme dans un conte, une devait avoir été oubliée au moment des invitations célestes. Celle-ci même qui le fera sortir de la route, une première fois, en 65 : accident d'avion. Francine, le pilote et lui sortiront miraculeusement indemnes. Et puis la Porsche. Cette nuit là. Avril 85.

Chantal. Le coma. Une vie brisée. Beaucoup de rêves aussi.

Dans ses mémoires, Sacha écrira à ce sujet : « *Reste en moi cette tristesse. Je sais qu'elle sera toujours présente et que certaines cicatrices sont plus profondes que d'autres. Mais comme on dit dans le métier, le spectacle continue* ».

Le spectacle continue.

Oui.

Mais de traviole.

Sacha passera les trente dernières années de sa vie à lutter contre quatre cancers successifs.

Il y aura des moments de rémission. Des moments durs. De la souffrance, de l'abandon et beaucoup de craintes. Du bonheur aussi...

C'est vrai.

Mais pas de plainte. Le sourire. Et cette incroyable leçon d'un garçon qui n'a jamais réellement été ce que l'on pensait de lui. Qui a toujours plus fait dans l'ombre que sous l'écrasante lumière des projecteurs. Le genre à demander sincèrement de vos nouvelles alors qu'il vient de se faire injecter pour la troisième fois de la journée une dose de morphine.

Un type courtois. Drôle. Intelligent. Un super Papa.

Volontaire et sacrément doué. Avec, vous savez quoi ?

Une sacrée belle gueule.

**Eric Jean-Jean pour *Prosadis*  
(2007)**